



LES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY – JACQUES CHIRAC

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

jokkoo

Hors-série n°3 spécial Cameroun ★ automne 2017 ★



LIONEL ZINSOU
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS
DU MUSÉE DU QUAI BRANLY –
JACQUES CHIRAC

Ce numéro hors-série de la *Lettre aux Amis* permet d'évoquer le second grand voyage des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac dans un pays africain. En février 2017, Aurélien Gaborit, responsable des collections Afrique du musée, et Julie Arnoux, Déléguée générale de votre société, ont ainsi emmené les Amis à la découverte du Cameroun.

Ce voyage a permis de renforcer les liens avec ce magnifique pays, quelques mois avant l'inauguration de l'exposition « Les Forêts natales – Art de l'Afrique équatoriale atlantique » que le musée présente depuis le début octobre.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude aux personnes qui ont fait de ce séjour un moment de découverte, de partage et de rencontres. Frédéric et Ly Dumas, David et Michèle Wizenberg, ont été de magnifiques ambassadeurs en ce pays qui est le leur ou qu'ils ont fait leur. Au cœur du Grassland, dépositaires d'une tradition riche et vivante qu'ils contribuent à perpétuer, les rois de Babungo, Bafut, Bangoulap, Bangwa, Batoufam, Mankon et le roi-sultan des Bamoun nous ont formidablement accueillis. Je remercie chaleureusement Joseph Bertrand Mache, Préfet de Dschang, Bienvenu Cyrille Bela, enseignant de l'université de Yaoundé I, ainsi que la direction et les équipes du musée national de Yaoundé et du musée des Civilisations de Dschang, qui œuvrent quotidiennement à la préservation et à la valorisation des nombreux patrimoines de ce pays.

Dans ce numéro hors-série, nous vous invitons à découvrir ou redécouvrir le Cameroun, ses arts, ses chefferies et tous les trésors qu'ils abritent : Aurélien Gaborit nous dévoile la collection camerounaise du musée ; grâce à David et Michèle Wizenberg, Amis du musée passionnés du pays, nous plongeons dans l'univers complexe du Grassland ; enfin, Michèle Enoch-Maillard nous emmène découvrir les plantations de bananes du plateau du Haut Penja.

★ Sommaire



★ À la découverte du Grassland.....p.2

★ Les collections Cameroun du musée
du quai Branly - Jacques Chirac.....p.4

★ Chefferies et traditions au
Grassland.....p.10

★ Voyage au pays des bananes
camerounaises.....p.20

★ Les Amis s'engagent en Afrique.....p.22

★ À la découverte du Grassland

Du 18 au 25 février 2017, les Amis – accompagnés par Aurélien Gaborit et Julie Arnoux – ont parcouru le Grassland, région du nord-ouest du Cameroun. De Yaoundé à Douala, en passant par les chefferies de la Ring Road, le plateau du Penja ou le littoral, retour sur un périple riche en découvertes et en émotions.

Première journée à Yaoundé (1) : visite du musée national du Cameroun et du musée des bénédictins du Mont Fébé. Départ pour Bangangté (2), soirée magique et nuit chez Ly et Frédéric Dumas, à la Villa Boutanga.

Au petit matin du deuxième jour découverte passionnante de la Fondation Jean-Félicien Gacha. La matinée se poursuit par la visites des chefferies de Bangoulap (3) et de Bangwa dont les Rois reçoivent les Amis. À 28 km, étape à l'importante chefferie de Batoufam (4), puis halte au Centre Bandjoun Station (5), créé par l'artiste Barthélémy Togo.

Après une nuit passée à Bafoussam (6), départ pour Fouban (7), son musée des rois Bamoun et son futur musée des Arts et Traditions. Les Amis sont reçus par le Sultan Ibrahim Mbombo Njoya.

À l'aube du quatrième jour, le convoi des 4x4 prend la route de Bamenda en empruntant la Ring Road.

Avant la visite de Babungo (8), halte à Jakiri et Ndotp. Après un pique-nique improvisé pour cause de panne de voiture en passant un col, arrivée sur les chapeaux de roue à la grande chefferie de Bafut (9).

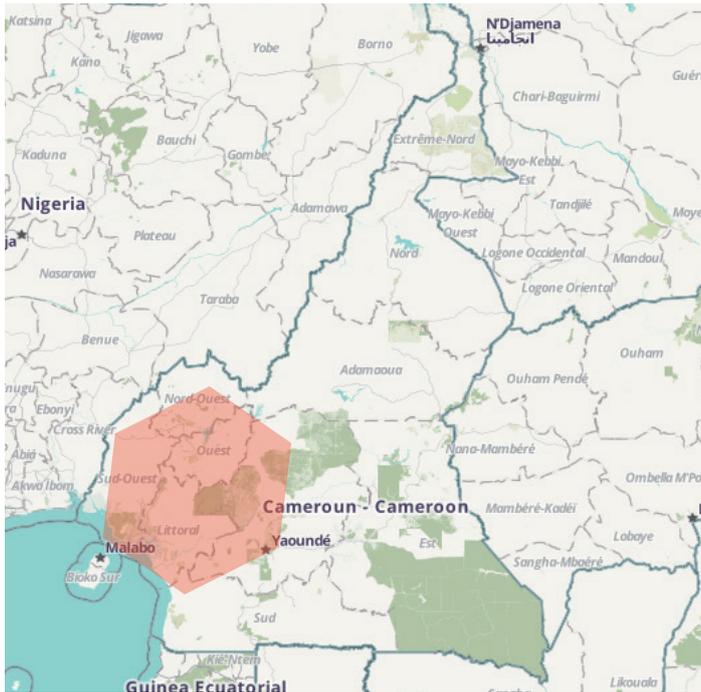
La fin du périple approche : direction le sud et la ville de Dschang (10). Les Amis sont reçus par le Préfet Joseph Bertrand Mache. L'équipe de direction du musée des Civilisations et de sa société d'Amis reçoivent ensuite le groupe avant une visite détaillée du musée.

Avant-dernier jour au Cameroun : les Amis poursuivent leur route vers le sud. Dernières étapes : passionnante exploration de la bananeraie PHP de Penja (11), et passage par la charmante route du thé pour rejoindre Limbé (12).

Après une nuit en bord de mer, découverte de Douala (13), son marché des artisans et ses galeries d'art. Le soir venu, les Amis embarquent, épuisés mais heureux, pour Paris.

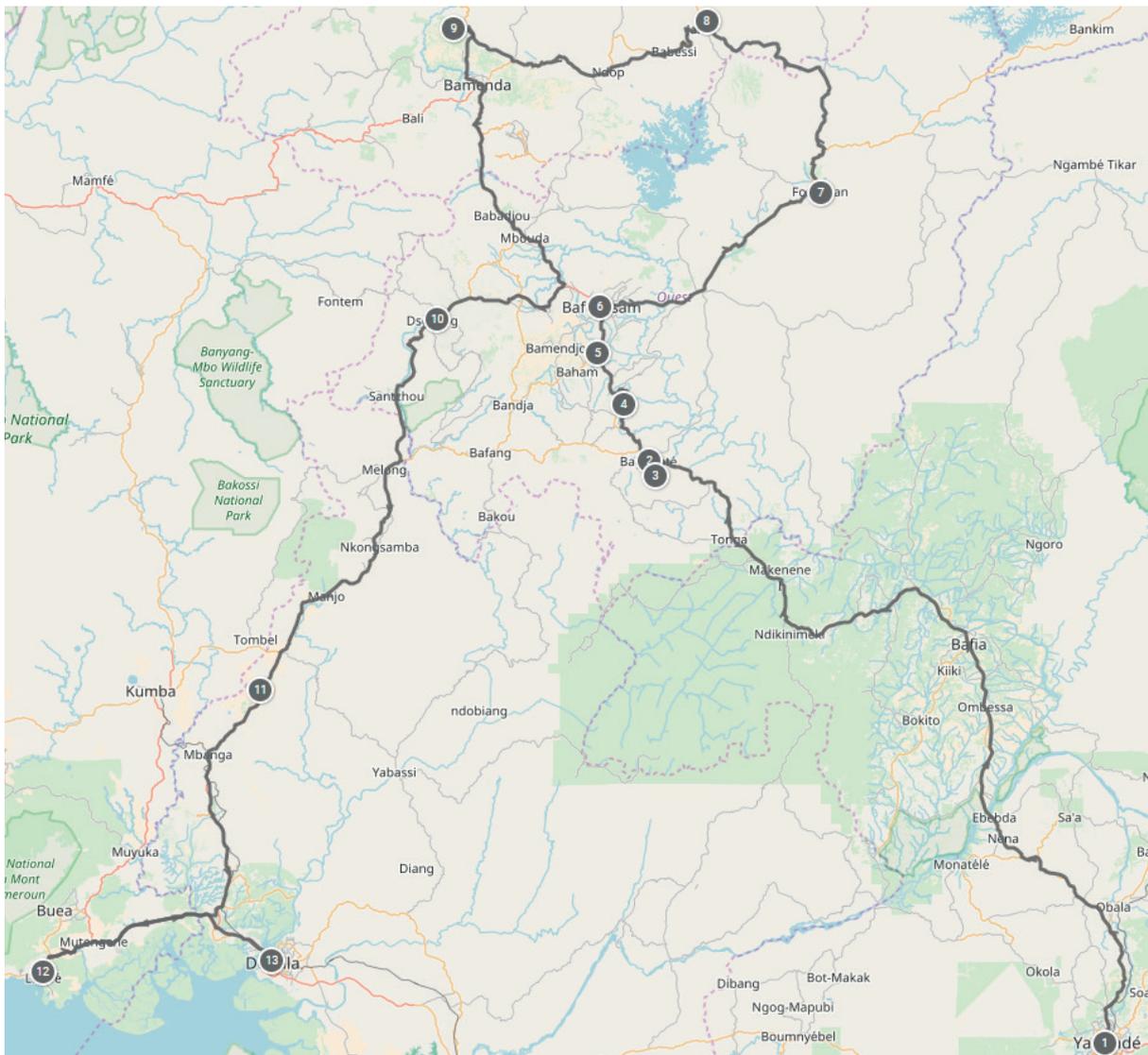


Le groupe des Amis du musée à la Fondation Jean-Félicien Gacha.



Les étapes du voyage

- 1 - Yaoundé
- 2 - Bangangté
- 3 - Bangoulap
- 4 - Batoufam
- 5 - Bandjoun
- 6 - Bafoussam
- 7 - Foumban
- 8 - Babungo
- 9 - Bafut
- 10 - Dschang
- 11 - Penja
- 12 - Limbé
- 13 - Douala



★ Les collections Cameroun du musée du quai Branly – Jacques Chirac

À l'occasion de ce numéro spécial, qui fait suite au voyage des Amis au Cameroun en février, Aurélien Gaborit, responsable des collections Afrique du musée et responsable scientifique du Pavillon des Sessions, revient pour nous sur les collections Cameroun du musée du quai Branly – Jacques Chirac.

Que pouvez-vous nous dire de la collection Cameroun au musée du quai Branly – Jacques Chirac ?

Les collections camerounaises constituent une part importante de l'ensemble des objets Afrique. Si l'occurrence « Cameroun » correspond à plus de 17 000 entrées dans la base de données, en réalité, la collection Cameroun est composée de 8 000 objets et d'autant de photographies. À cela, il faut ajouter une quarantaine d'œuvres graphiques – peintures ou dessins – en rapport avec le Cameroun. Cette abondance est un des nombreux avantages de la mise en ligne des objets des collections et des photographies d'archives du musée !

Ce bel ensemble permet de constater toute la richesse artistique de ce pays et de ses différentes cultures. Le nombre total d'objets paraît très impressionnant mais la collection est essentiellement composée d'éléments archéologiques (tessons et fusaïoles, etc.) provenant des fouilles des années 1940. Ces objets sont intéressants d'un point de vue documentaire : ils aident à comprendre les cultures qui les ont produit et à leur donner une véritable profondeur historique. Toutefois, ils ne peuvent être exposés en l'état sur le plateau car ces objets sont incomplets et nécessitent de nombreuses restaurations et explications scientifiques pour permettre de comprendre leur signification et leur fonction.



À gauche : trône royal (n°70.2017.24.1). Au centre : figuration de crâne (n°73.1992.0.37). À droite : masque batcham (n°73.1990.5.1).



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zannettacci

Le plateau des collections africaines. Au premier plan : statue de reine porte-coupe, legs Pierre Harter (n°73.1992.0.14).

Quels types d'objets composent la collection ?

La collection réunit principalement des objets en rapport avec les royaumes et le prestige de la royauté ; c'est le cas notamment des masques, qui en constituent la majeure partie. Ces objets sculptés se rapportent à l'histoire du Cameroun et à certaines de ses cultures. L'ensemble contient également des éléments dits ethnologiques (paniers, coupes, instruments de musique) c'est-à-dire tout ce qui est issu des collectes ethnographiques sur le terrain.

Le musée possède donc une collection importante qui regroupe à la fois objets de prestige et objets de la vie quotidienne, ce qui n'est pas le cas pour toutes les cultures de l'Afrique au sein de nos collections.

Quelle est la place de la collection camerounaise sur le plateau des collections ?

Avec un total de 53 pièces, le Cameroun est particulièrement bien représenté sur le plateau par rapport aux autres pays d'Afrique. Cette abondance n'est pas gênante étant donné la variété des pièces, qui sont tout à la fois extraordinaires et représentatives de l'art produit dans l'ensemble du pays. Cette profusion d'objets s'explique notamment par les modalités du legs Harter qui stipulent que leur unité doit être respectée et exclusive de toute autre œuvre¹.

Si ce legs représente une contrainte pour le musée – car la muséographie est figée – il est surtout une chance puisqu'il constitue un ensemble à part



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Michel Urtado, Thierry Olivier



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries, Bruno Descoings

À gauche : proue de pirogue douala (n°73.1963.0.181). À droite : plat double bamoum (n°71.1934.171.58.1-3).



À gauche : trône bamoun (n°71.1934.171.1). Au centre : le sultan Njoya devant le trône de son père. À droite : masque royal perlé (n°71.1935.6.1).

sur le plateau. Il permet de présenter la création artistique d'une grande partie du pays avec des pièces de très belle qualité.

Quels ont été les différents moyens d'acquisition de la collection ?

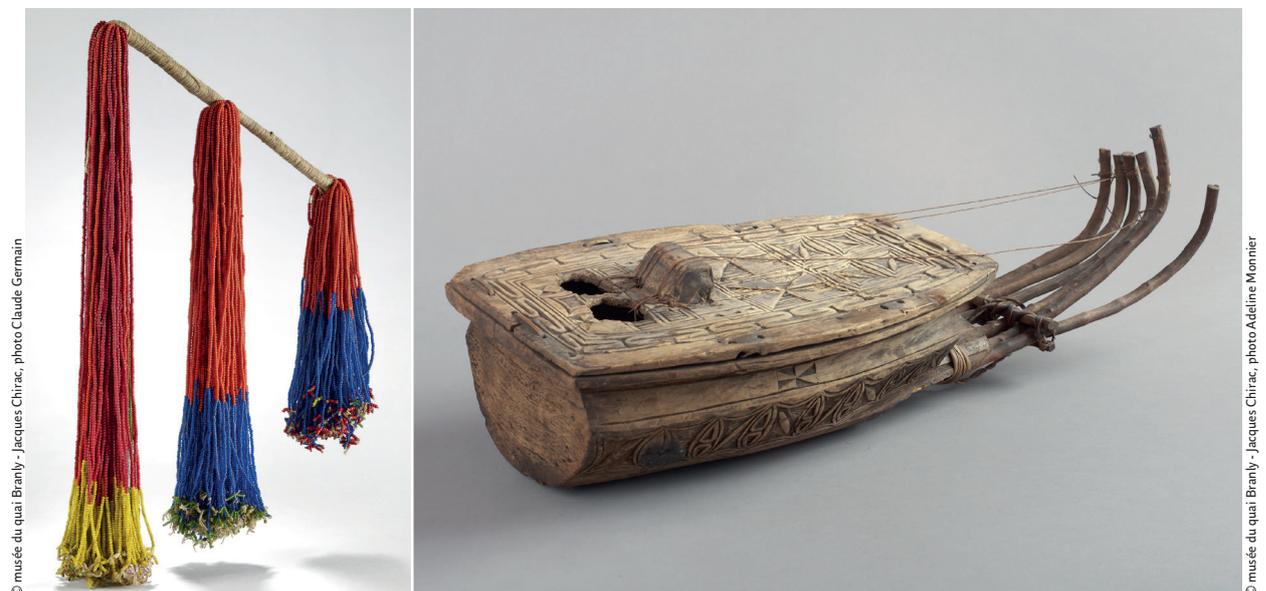
La diversité des moyens d'acquisition est intéressante car elle fait écho à l'histoire de la collection du musée du quai Branly – Jacques Chirac. Les premières collectes sont réalisées dans les années 1896, c'est-à-dire suite à la « découverte » du pays à des fins de conquêtes coloniales. Les premières pièces sont réunies via des expéditions militaires, par des médecins ou des officiers, ou encore par des Français déjà présents sur le terrain.

La seconde grande période d'acquisition a lieu dans les années 1920-1940 – lorsque le Cameroun passe sous domination française. De nombreuses missions ethnographiques sont alors menées : elles ont pour but de découvrir le pays. Il ne s'agissait pas simplement de

missions de curiosité, elles apportent ainsi une meilleure connaissance de sa géographie, de ses richesses, des différentes populations et de leur production artisanale et plastique afin de comprendre comment exploiter au mieux le pays. C'est ainsi que les collections ont été enrichies de paniers, de tissus, de sculptures et de masques.

C'est à cette époque qu'a lieu la mission d'Henri Labouret, qui sillonne l'Afrique de l'ouest et en particulier le Cameroun et a collecté un très grand nombre d'objets. Elle s'est avérée très importante pour approfondir la connaissance de l'Afrique occidentale mais le fruit des recherches de cette expédition très documentée a malheureusement disparu.

Enfin, la dernière grande vague d'acquisition est menée par les institutions, à l'instar du musée de l'Homme ou du musée des arts d'Afrique et d'Océanie. Les œuvres sont achetées à des collectionneurs privés ou chez des marchands. C'est, aujourd'hui encore, le moyen d'acquisition privilégié du musée. Il n'y a plus de collecte sur le terrain et les pièces sont recherchées



À gauche: ornement perlé kirdi (n°70.2015.26.4). À droite : pluriarc à 5 cordes bamoum (n°71.1934.171.163).



À gauche : tambour bamiléké, don d'Anne Kerchache (n°70.2005.21.1). À droite : boubou peul (n°70.2012.31.155), don de 2012.

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photos Claude Germain

pour leurs valeurs historiques et esthétiques et non plus seulement comme des témoignages ethnographiques.

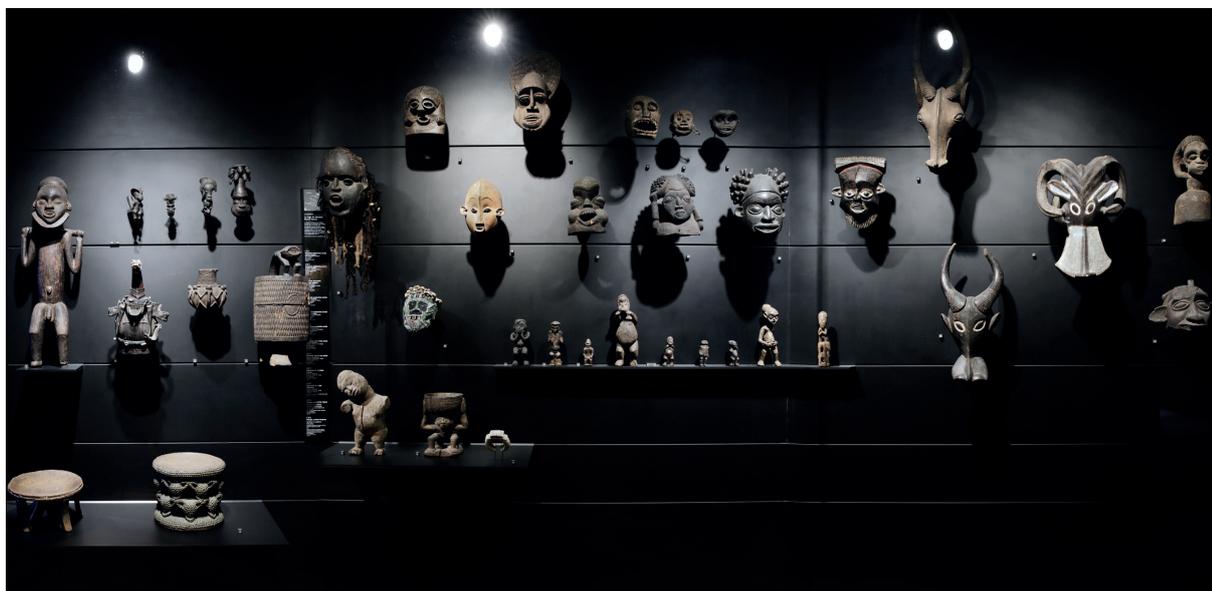
Qu'en est-il depuis l'ouverture du musée du quai Branly - Jacques Chirac ?

Depuis 2006, près de 230 nouvelles pièces ont rejoint la collection camerounaise. Il s'agit entre autres d'objets dotés d'une symbolique forte ou chargés d'une puissance particulière. Par exemple, le musée a acquis un tissu recouvert de cheveux : c'est une pièce vraiment exceptionnelle et très belle mais c'est surtout un objet très puissant. Les collections continuent également de s'enrichir grâce à la générosité des collectionneurs. Ces dons sont le plus souvent des objets sélectionnés par des connaisseurs ou des chercheurs qui échappent, d'une certaine façon, au marché. Ainsi, en 2005, Anne Kerchache, la veuve de Jacques Kerchache, a fait don au musée d'un grand tambour. En 2012, un autre donateur a permis d'intégrer à la collection à une série de boubous, typiques du nord du pays islamisé.

L'intérêt artistique et historique de la collection s'est-il principalement constitué au moment des dernières phases d'acquisition ?

Les premiers objets, collectés à partir du XIX^e siècle, sont des objets de curiosité qui ne présentent pas un grand intérêt plastique. Mais à la même époque, les amateurs sont fascinés par les Fang et leur production de figurines anthropomorphes liées au culte des ancêtres qui viennent du sud du Cameroun. L'attrait pour ces sculptures était aussi lié à leur utilisation : les européens voulaient comprendre la signification de ces objets pour la population qui les avait créés. En fin de compte, les connaisseurs et les chercheurs de l'époque sont intéressés par les objets du Cameroun liés à la royauté et à sa représentation.

L'intérêt plastique pour les œuvres camerounaises s'est développé à la fin des années 1950, voire un peu avant pour certains connaisseurs et collectionneurs. Aujourd'hui, une véritable valeur artistique est



Le plateau des collections. Vitrine d'une partie des objets du legs Pierre Harter.

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zannettacci



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Anne Orioux



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

À gauche : maternité bamiléké (n°71.1934.171.607). À droite : *Le retour du roi Nchare* (n°70.2008.70.15), don de 2008.

reconnue à ces œuvres et l'art du Cameroun fait l'objet de nombreuses expositions très appréciées, tant pour l'art ancien que contemporain.

Pouvez-vous nous parler du legs Harter, qui est à l'origine d'une grande partie des objets de la collection ?

Pierre Harter était médecin et a longtemps exercé dans les villages des Grassfield, c'est-à-dire les régions du nord-ouest actuel du Cameroun. Très tôt, il manifeste un intérêt pour les objets camerounais. Il est intéressé par leurs qualités plastiques et artistiques. À partir des années 1950, il développe sa collection en recevant des pièces à la suite des soins administrés ou de négociations. Peu avant sa mort, il opère une sélection parmi ses œuvres afin de faire une proposition de don au musée des Arts d'Afrique et d'Océanie. Le reste de la collection Harter est ensuite vendue aux enchères par ses ayants-droit.

Ce legs offre une belle présentation unitaire d'œuvres camerounaises. Les pièces proviennent de la même région du Cameroun et elles ont une fonction similaire (regalia et représentation du pouvoir politique). De plus, certaines des pièces du legs Harter étaient absentes des collections nationales, même s'il y avait une importante collection au musée de l'Homme, elle était essentiellement issue des missions ethnologiques et de fouilles archéologiques. Cet ensemble aurait été beaucoup plus difficile à acquérir par un autre moyen, ou du moins, parvenir à une telle harmonie aurait nécessité plus de temps et de moyens.

Pierre Harter avait à cœur de mettre en valeur la beauté de ces pièces, avant qu'elles ne soient considérées du point de vue ethnographique. Cette volonté s'inscrit dans une dynamique plus générale au ^{xx}e siècle autour des œuvres des arts premiers. Son legs participe pour beaucoup à la reconnaissance de l'art camerounais. Il

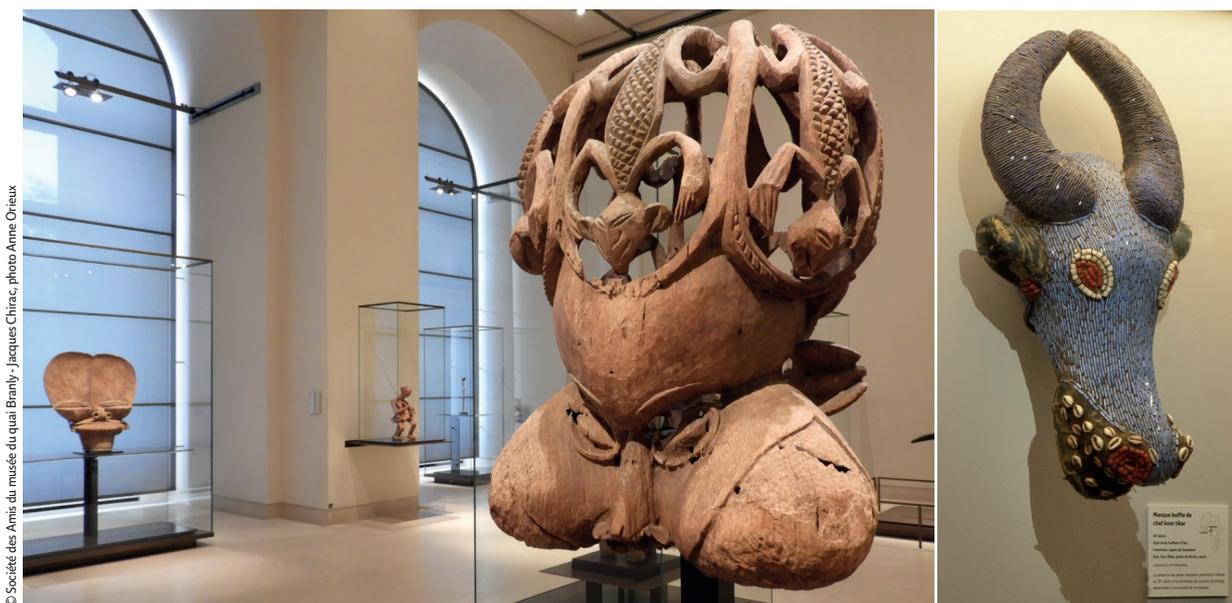
a permis de créer une exposition permanente, ainsi qu'un catalogue très détaillé. Ces éléments viennent s'ajouter aux nombreux écrits de Pierre Harter sur le sujet, qui font partie de la liste des textes fondateurs pour comprendre l'art du Cameroun.

En quoi cette collection permet-elle d'être un témoin de l'histoire du goût ?

Au départ les collectes avaient un intérêt purement ethnographique, pour répondre à notre curiosité envers d'autres cultures. Par la suite, les objets ont été choisis pour leur qualité plastique et esthétique. La constitution de la collection Cameroun du musée du quai Branly-Jacques Chirac suit l'évolution du goût des européens pour l'art africain.

Au début du ^{xx}e siècle, la France ne manifeste pas un très grand intérêt pour l'art du Cameroun. Ce qui est intéressant c'est qu'à la même époque l'Allemagne – très présente au Cameroun du fait de son protectorat – a depuis longtemps développé un intérêt prononcé pour les objets dits artistiques. Ils constituent alors une source d'inspiration pour les peintres allemands. Mais ce n'est pas le cas pour la collection du musée d'Ethnographie du Trocadéro. L'intérêt grandit de façon exponentielle dans les années 1930 après que le pays passe sous domination française. La curiosité se développe et par conséquent les objets sont rapportés en plus grands nombre et font l'objet de nombreux écrits. Cette dynamique entraîne un effet boule de neige : les œuvres camerounaises constituent une vraie découverte en France – sans pour autant marquer la création artistique française du début du ^{xx}e siècle.

L'évolution de l'histoire du goût se voit surtout aujourd'hui. À titre d'exemple, les dessins issus d'un legs de 2008 sont désormais considérés comme des pièces importantes pour l'histoire, l'histoire de l'art et la culture d'une partie du Cameroun. Maintenant ils sont vus comme des objets intéressants du point de vue de la représentation



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Anne Orioux

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Jean-Marc Cédille

À gauche : les œuvres camerounaises du Pavillon des Sessions. À droite : masque buffle, « L'Afrique des routes », collection D. et M. Wizenberg.

du pays entre 1898 et 1930. Ces pièces sont très recherchées alors qu'il y a encore quelques décennies elles auraient été traitées à titre documentaire et anecdotique – ce qui est assez révélateur de l'évolution de l'histoire du goût.

Concernant le Pavillon des Sessions, comment les pièces des collections Cameroun ont-elles été choisies ?

Actuellement, il y a peu de pièces provenant du Cameroun. Pour être exact, il y a deux pièces de l'ouest camerounais et deux pièces fang. Elles constituent une représentation générale de ce que l'on connaît de l'art du Cameroun.

Cet automne, les pièces fang seront déplacées pour intégrer l'exposition temporaire sur le Gabon. De nouvelles pièces camerounaises les remplaceront temporairement à partir du mois d'août 2017. Parmi elles figurent des objets inédits dont un masque batcham.

Parmi tous ces objets, avez-vous des préférences ?

J'aime tous les objets des collections dont j'ai la charge ! Toutefois, je dois avouer avoir moins d'attraction pour les objets constitués de restes humains (crâne, cheveux ou dents). Je les regarde d'un point de vue scientifique et non par plaisir : je les contemple moins et les manipule avec réserve. Bien évidemment, cela ne signifie pas que je consacre moins de temps à leur étude ou à leur mise en valeur.

J'apprécie tout particulièrement les sculptures perlées. L'effet est sublime : les perles apportent beaucoup de détails et de couleurs. J'aime aussi le côté épuré des sculptures en bois et le côté stylisé des corps, les visages sans détails – notamment pour les sculptures et les objets monumentaux. Ce sont vraiment des œuvres extraordinaires et intrigantes. D'un autre côté je suis aussi très touché par les sculptures de personnages historiques et de figures royales : je trouve qu'ils véhiculent beaucoup d'émotions.

Le voyage avec les Amis du musée vous a-t-il offert un regard nouveau sur l'art du Cameroun ou sur les œuvres du plateau ?

Ce voyage a permis de confirmer une sorte d'intuition, pour moi mais aussi pour les Amis. L'art du Cameroun n'est parfois pas apprécié car il est jugé trop impressionnant ou trop expressif – on pourrait presque parler d'une forme « d'expressionnisme ». En effet, les sculptures sont caractérisées par une accentuation des volumes du visage et du corps typiques, qui s'explique par la destination de ces objets. Toutes ces œuvres sont des pièces d'apparat, parfois sculptées sur les colonnades des palais ou d'ensembles monumentaux. De loin on distingue alors très bien les personnages.

De plus, être amené à voir les petits musées des chefferies et leurs collections est intéressant car tous manifestent une volonté de conserver et de préserver les objets sacrés qui ont appartenu aux anciens rois. Ces institutions mettent en avant le désir, la volonté des habitants de préserver leurs trésors. À la différence des musées européens, ces objets anciens sont toutefois toujours utilisés au cours des cérémonies.

Les conditions muséographiques sont d'ailleurs assez bonnes. Les personnes qui en ont la charge veillent à l'entretien des œuvres et tentent de les protéger des insectes, de la poussière et autres contraintes locales. Certains reprennent la configuration classique des musées avec une salle d'exposition, une salle de réserve et parfois la climatisation. L'un des musées est même géré par une conservatrice qui a suivi une formation au sein du musée du quai Branly – Jacques Chirac.

Propos recueillis par Tiphaine Gourdel

1 - Legs effectué en 1992 au profit du musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, il comporte une vingtaine de chefs-d'œuvre de l'art africain.

★ Chefferies et traditions au Grassland

Par Michèle et David Wizenberg. Pour tout ce qui concerne l'Afrique – histoire, art, religions, fonctionnement politique – les simplismes les plus étonnants continuent à circuler dans notre propre pays. Lors du voyage des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac au Cameroun, les participants ont pu mesurer l'écart entre ces préjugés et la riche complexité des cultures *in situ*.

On n'efface pas ses ancêtres

Le voyage du groupe concernait essentiellement les trois régions de l'ouest du Cameroun, c'est-à-dire le Grassland – dénomination qui évoque la luxuriance de sa végétation – mais cela a permis une approche de civilisations aux racines anciennes, et dont les grandes lignes se retrouvent dans la majeure partie de l'Afrique sub-saharienne.

Une première clarification s'est imposée au sujet des croyances : alors que l'on parle souvent de religion « animiste », la dénomination la plus rigoureuse devrait être « culte des ancêtres » car cette dernière dimension est beaucoup plus fondamentale que les aspects d'enchantement de certains éléments de la nature. « Nos ancêtres ne nous quittent pas », cette conviction commune se décline dans une multiplicité de formes et de pratiques d'une région à l'autre, parfois d'un village à l'autre.

Nombre d'ethnies admettent d'ailleurs diverses divinités

(voire tout un panthéon, comme les Dogon du Mali). Cependant nous n'avons pas oublié cette assertion entendue localement de la bouche d'un vieux sage : « Si le monde a bien été créé par un dieu, on ne peut pas imaginer que celui-ci s'occupe de chacun de nous ». Ce pouvoir, par contre, appartient à nos ancêtres...

Dès lors, cette place des ancêtres s'est largement maintenue malgré les conversions successives aux religions monothéistes dont se réclament actuellement la plupart des Africains, et malgré l'irruption de la modernité. D'où, très liée à ce culte, l'importance du rôle joué par les structures traditionnelles des chefferies.

Des rois dans la république ?

Au cours de cette voyage, le groupe a été chaleureusement accueilli par le préfet du département de la Menoua. On aurait pu avoir alors le sentiment d'une organisation



La chefferie de Bafut, un exemple des paysages verdoyants du Grassland.



© Musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Julie Arnoux

À gauche : statuette de gardien de reliquaire lié au culte des ancêtres (n°71.1990.171.26.b). À droite : vue depuis le monastère bénédictin du mont Fébé.

sociale tout à fait familière, car ce niveau de l'administration républicaine est resté très proche de ce qui existe en France.

Or cette réception se trouvait faire suite à certaines autres rencontres avec des représentants de pouvoirs plus ancestraux, les *Fon* (ou *Fo* ou *Fwa* selon les localités) c'est-à-dire les rois des chefferies, ainsi que, à Foumban, le Roi-Sultan des Bamoun. D'où un questionnement qui a surgi dans le groupe : comment ces deux pouvoirs peuvent-ils fonctionner de conserve voire de concert ?

On a pu se rendre compte combien le pouvoir de ces instances traditionnelles dépend de la confiance des habitants de chaque région, même si celles-ci ont été reconnues officiellement par l'État après l'indépendance, avec un rôle d'assistance à l'Administration dans plusieurs domaines, voire de collecte de certains impôts. Il reste que leur pérennité n'a rien d'assuré : selon les qualités d'organisation du roi et de son entourage, selon le degré de satisfaction de la population concernée, on a vu certaines

chefferies péricliter, même si telle ou telle autre prenait un essor remarquable.

Par-delà les cérémonies, mariages, rituels funéraires, etc., un *Fon* sera ainsi plus systématiquement consulté pour des contrats et des litiges, voire pour des questions plus personnelles.

Il reste, bien entendu, en cas d'insatisfaction, la possibilité pour les intéressés de se retourner vers les tribunaux et les services officiels.

Les chefferies, évolution et état des lieux

La tradition orale fait remonter l'origine de certaines chefferies jusqu'au XII^e siècle. Il s'est agi pendant longtemps de petits royaumes indépendants, dont les relations pouvaient être épisodiquement perturbées par des expéditions guerrières. Possédant divers degrés de centralisation, ces sociétés étaient principalement



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Christian Maillard

À gauche : le Préfet de Dschang, Joseph Bertrand Mache, et les Amis. À droite : le roi-sultan de Foumban accueille les Amis.

★ Chefferies et traditions au Grassland



À gauche et à droite : la chefferie de Batoufam.

constituées de groupes patrilinéaires, sortes de clans familiaux plus ou moins autonomes. Les regroupements se sont surtout multipliés à partir des XVI^e-XVII^e siècles, et c'est sous l'administration coloniale que l'on a parlé plus formellement de « chefferies ».

Cela n'a pas nécessairement entraîné une agglutination des formes d'habitat. À titre d'exemple, Fontem (à l'ouest de Dschang) sera plutôt désigné comme « vallée de Fontem », tant les demeures, entourées ou non de clôtures, sont dispersées sur une vaste étendue de collines et de vallons.

La diversité caractérise donc les chefferies, classées même en catégories, depuis les Chefferies Supérieures jusqu'à celles du Troisième Degré et Sous-chefferies. Leur nombre total est important : rien que pour les Bamiléké d'un seul des trois départements de l'ouest, on en compte officiellement plus d'une centaine.

On peut citer diverses fonctions des *Fon*, même s'il n'y a pas de totale uniformité. Dans le domaine du sacré, le *Fon* est un lien, souvent un intercesseur, entre le monde des morts et celui des vivants. Il domine les éléments

naturels et se trouve en mesure d'intervenir auprès des génies de la forêt, des eaux, de la foudre... On attend de lui qu'il favorise l'abondance des récoltes, la bonne santé de la population, ou naguère le succès d'une bataille. Il est généralement représenté avec des attributs qui rappellent ces pouvoirs :alebasse, corne, coupe à libations, arme.

Pour ce qui est de l'administration concrète de son peuple, son pouvoir est beaucoup plus limité que la symbolique ne le laisse penser. Sa désignation, d'abord, qui résulte en principe du choix secret du prédécesseur, est en fait contrôlée par le Conseil des Neuf qui va procéder à son « arrestation », un terme qui n'est pas trop fort puisqu'il s'agit encore parfois aujourd'hui de capturer et de convaincre l' élu dont le projet, voire l'engagement professionnel, peuvent être bien éloignés de la fonction qu'on attend de lui... ce qui ne le dispensera pas d'être soumis à une longue série d'épreuves qui devront confirmer son aptitude à l'occuper, avant son intronisation publique.

Pendant son règne, plusieurs instances vont avoir le contrôle, parfois la haute main sur les décisions du *Fon*. Il s'agit des Conseils constitués de membres de la famille



Les Amis découvrent la chefferie de Batoufam.



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photos Françoise de Panafieu

À gauche : la chefferie de Babungo. À droite : l'intérieur du palais de Babungo.

royale, de notables, de personnes ayant subi certains rites d'initiation, ou, bien souvent, de sociétés secrètes.

Cependant la symbolique du pouvoir royal est soigneusement entretenue : palais royal, trésor, épouses, trônes conservés sur plusieurs générations, bois sacré dynastique, régalia divers tels que sceptres et cannes, pipes, colliers, ou telles sculptures, coiffes, instruments de danse, etc.

De quelques rois en particulier...

Si le royaume bamoun (classiquement prononcé bamum) bénéficie d'une aura particulière au Cameroun, cela tient largement au rôle que plusieurs de ses monarques ont joué dans l'histoire.

Ce prestige est déjà notable avec le roi Mbuombo qui, dès 1820, a su attirer à la cour de Foumban des artistes de tout le pays. Ses successeurs ont persévéré dans cette politique, soutenant sculpteurs, fondeurs, potiers, tisserands, perliers, peintres...

Ainsi que cela a été rappelé plusieurs fois devant

le groupe, le roi Ibrahim Njoya (1884-1933) a tout particulièrement marqué son temps. Conscient de l'importance d'une plus grande ouverture aux autres peuples, il a développé une large politique d'échanges culturels, tout particulièrement avec les Allemands, présents à la suite de la Conférence de Berlin de 1855. Ainsi s'explique, dans les collections publiques allemandes, à commencer par celle du Musée Ethnologique de Berlin, la présence de pièces de l'art bamoun parmi les plus belles connues.

Les Amis ont pu être reçus par le Sultan Mbombo Njoya, petit-fils du précédent et actuel roi qui, continuant cette tradition, a initié l'édification du nouveau Musée du Palais des Rois bamoun, qui est certainement appelé à faire date sur le continent¹.

Par ailleurs, chez les Bamiléké, autour de la fin du XIX^e siècle, un autre roi, Assungani, impulsait l'essor des activités artistiques dans la région de la Vallée de Fontem, parfois en s'attribuant la réalisation des œuvres – les sculpteurs n'étaient-ils pas des serviteurs – et le plus souvent en soutenant directement des artistes comme



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photos Françoise de Panafieu

À gauche : peinture murale à l'intérieur du palais de la chefferie de Bangoulap. À droite : entrée de la chefferie de Bangoulap.

★ Chefferies et traditions au Grassland



À gauche : le roi Njoya avec son fils et sa fille aînés devant le palais. Au centre : le blason du sultanat. À droite : le trône de l'actuel roi-sultan.

Ateu Atsa ainsi que des ateliers organisés autour d'eux. Les spécialistes travaillent aujourd'hui à leur identification, fût-ce en les désignant par des noms comme « Maître des Anneaux » donné à l'un d'eux par Ezio Bassani².

Cependant, même si le doute était permis au sujet de la créativité propre du roi Assungani, on sait qu'une réelle tradition de « rois-sculpteurs » se poursuit dans certaines chefferies, comme Babungo.

Une partie de l'histoire de l'Afrique est difficile à reconstituer du fait de l'absence d'écriture, mais ne doit-on pas considérer que les œuvres de ses artistes y contribuent magnifiquement ?

Rites, traditions, sociétés secrètes

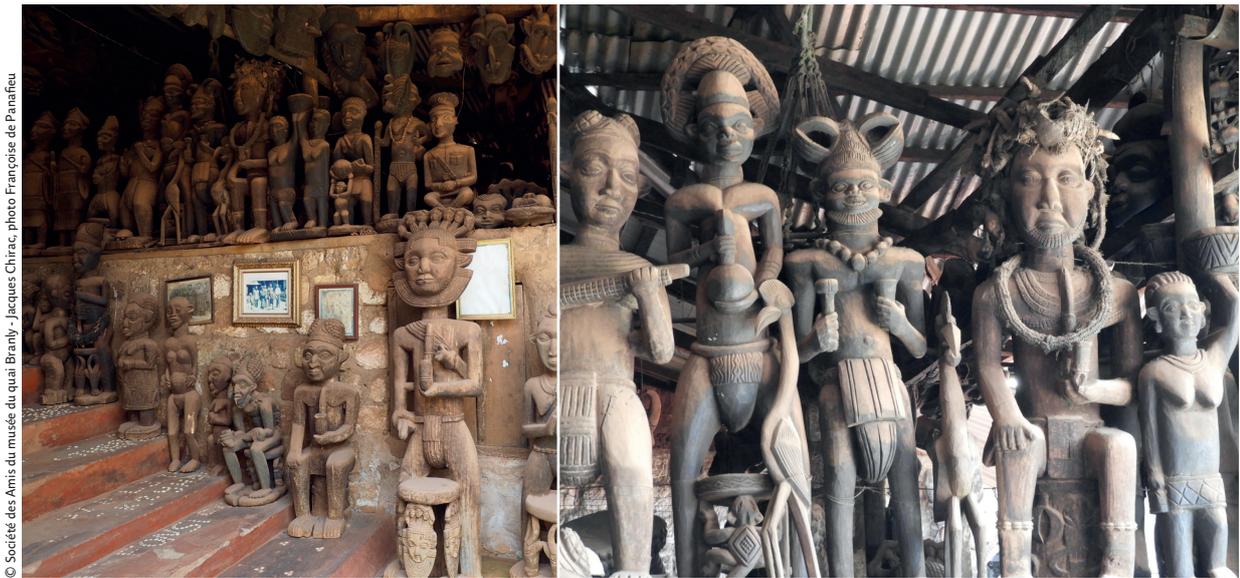
À l'occasion de sa visite à la Chefferie de Bafut, le groupe a été accueilli par une démonstration, en costumes et

masques, de danses et musiques traditionnelles. Ce spectacle a ouvert une discussion sur la pertinence ou non d'utiliser le qualificatif de « folklorique ».

De fait une telle manifestation n'avait rien d'un pastiche pour touristes, ressuscitant une tradition morte. Car il n'y a, dans ces régions, ni tradition morte ni tourisme notable. Et même si Bafut semble bien placée, près d'une route importante, pour voir passer, de temps en temps, un étranger, ce n'est pas le cas de l'immense majorité des villages du Grassland profond. On a même pu nous dire que, plus au nord, certaines localités sont tellement isolées que la monnaie y a moins cours que le simple troc – que faire de francs CFA quand l'échoppe la plus proche se trouve à plusieurs heures de marche dans la brousse par des sentiers hasardeux ? Cela n'empêche nullement, bien sûr, qu'aient lieu, là aussi, cérémonies et fêtes, avec, souvent, des danses notoirement locales : ici *kouang*, ailleurs *nzeu*,



Le palais royal de Foumban.



À gauche et à droite : sculptures du royaume de Babungo.

madem, koula, etc. avec les artefacts adéquats, figures sculptées, masques anciens ou renouvelés en cas de besoin, qui n'ont peut-être jamais été vus par un étranger, *a fortiori* par on ne sait quel touriste égaré.

Quant aux domaines auxquels les étrangers n'ont rigoureusement pas accès, c'est le cas, en premier lieu, des sociétés secrètes. Sous une forme ou sous une autre celles-ci sont présentes dans toutes les chefferies de cette région et dans une notable partie du continent. Un exemple connu est celui des « Bangwa occidentaux »³, aux environs de Dschang où le groupe a fait un bref séjour. La Société du *Troh* (Société de la Nuit) y a un pouvoir de surveillance extrêmement craint de la population et un contrôle sur le roi lui-même. La plus haute instance de celle-ci, ou « Grande Nuit », est constituée des descendants des fondateurs de la dynastie. Une autre société ancienne, celle du *Lefem*, regroupe en son sein des membres de la famille royale,

intervient dans la célébration des rituels et prodigue des conseils au Chef⁴. Il existe en outre, traditionnellement, une société de guerriers (*Manjong*), une société chargée de la police, et d'autres encore qui se créent (société de femmes *Ako*) ou disparaissent.

Relation aux objets sculptés

Dans les anciens pays colonisateurs persistent de nombreux clichés sur l'Afrique, ancienne comme contemporaine. L'actuelle exposition « L'Afrique des routes » au musée du quai Branly – Jacques Chirac est très éclairante sur ce sujet, l'une de ses problématiques étant le rapport des Africains aux œuvres créées par leurs artistes.

On n'est pas très éloignés de *Tintin au Congo* quand certains imaginent que les Africains, lors de leur conversion au christianisme ou à l'islam, se seraient tous précipités



Représentation d'une danse traditionnelle du royaume de Bafut.

★ Chefferies et traditions au Grassland



À gauche : masque de la société Troh (n°73.1992.0.52). Au centre : masque du chef de groupe lalui de la société Manjong (n°73.1992.0.53). À droite : bâton de la société Lefem (n°73.1992.0.42).

pour brûler les statues et les masques ancestraux, ou encore qu'à l'arrivée des marchands européens ils se seraient empressés de brader les sculptures les plus prestigieuses transmises avec dévotion de génération en génération, et en particulier ce qu'ils considéraient comme leurs plus belles pièces.

Revenant sur les dizaines de milliers d'objets exposés, en circulation, ou en reproduction, l'amateur est parfois surpris de constater que les œuvres les plus puissantes font bien souvent partie des pièces apparues au cours du dernier demi-siècle. Est-il si difficile d'en comprendre les raisons ?

Se séparer d'artefacts relativement courants est à l'évidence plus supportable que la perte de certains objets exceptionnels. Ainsi, ce qui est thésaurisé dans les réserves royales, ce que des notables conservent pour soutenir leur propre prestige au sein de la communauté, certains masques forts des sociétés secrètes, ou encore les statues enfermées dans les enclos cachés où les femmes et les

non-initiés n'ont pas accès, tout cela n'a pas vocation à sortir, et encore moins à se retrouver « sur le marché ».

Pourquoi, dès lors, des pièces importantes ont-elles pu circuler tout de même avec le temps? D'une part la fidélité aux traditions n'est pas partout aussi fortement ancrée, et la vigilance n'est pas infaillible. D'autre part les chefferies ont souvent moins de moyens aujourd'hui, alors que certains besoins augmentent (pour les frais d'un mariage, l'achat d'un véhicule, les études d'un proche dans une université européenne...). On sait d'ailleurs que certains rois sont contraints d'exercer une autre activité afin de compléter des revenus insuffisants.

Sur tout un continent aussi vaste que plusieurs fois l'Europe, la sculpture a été l'activité immémoriale des artisans. Rien d'étonnant à ce que le marché de leurs productions continue à se développer discrètement. Discrètement bien sûr, et par des intermédiaires tenus à la discrétion : quand on est contraint de vendre le patrimoine



À gauche : les réserves du musée de Mankon. À droite : éléments d'une collection privée visitée par les Amis.



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Christian Maillard

Le nouveau musée du Palais des rois bamoun à Foumban.

de ses aïeux, est-il supportable que cela se fasse au vu et au su des voisins ou des parents ?

Et, malgré tout, il faut signaler que des masques « forts » de certaines sociétés secrètes ont été, même récemment, détruits par leurs possesseurs hostiles à leur circulation sur le marché. Même s'il s'agit là d'une perte regrettable, on se doit de reconnaître la complexité d'une telle question.

Musées et collections en Afrique

On le sait, le regard ne cesse pas d'évoluer. L'admiration que l'art africain suscite dans le monde réactive aussi l'attention des intéressés sur la créativité de leurs sculpteurs. Dès lors nombre de musées se développent sur place et un avenir important, à coup sûr, leur est promis.

Le groupe des Amis n'oubliera pas le nouveau Musée du Palais des Rois bamoun à Foumban. Œuvre d'art

architecturale remarquable figurant les trois symboles du peuple bamoun, la mygale, le serpent à deux têtes et la double cloche, il est destiné à accueillir des œuvres représentatives de toute l'Afrique dans son important premier niveau tandis que les niveaux supérieurs seront voués à recevoir les créations anciennes et moins anciennes des artisans bamoun. Le Palais posséderait déjà plus de douze mille pièces en réserve, compte non-tenu de celles, souvent de très grand intérêt, qui figurent actuellement dans le vieux musée du premier étage du Palais Royal. La datation, certes, n'est pas le critère exclusif : l'artisanat de toutes les époques y aurait sa place, image d'une tradition authentique, jusqu'à un art contemporain dont la vitalité est internationalement reconnue.

Cette exceptionnelle réalisation ne saurait conduire à sous-estimer l'intérêt des petits musées des chefferies où l'on peut avoir la surprise de découvrir des pièces telles que le Guerrier de Babungo ou le masque perlé de Mankon



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Christian Maillard



© Babungo, J.-P. Nolvé et B. Triaca, 2006, ed. 5 continents

À gauche : masque perlé bamiléké, musée de Mankon, 1^{ère} moitié du XIX^e siècle.
À droite : statue de guerrier bamiléké, musée de Babungo, 1^{ère} moitié du XIX^e siècle.

★ Chefferies et traditions au Grassland



À gauche : la salle du trône de Batoufam. À droite : présentation d'une collection privée aux Amis.

(page 17), chefs-d'œuvre l'un et l'autre de la première moitié du XIX^e siècle.

D'autres musées sont en construction, souvent sous le nom convenu de « cases patrimoniales », même quand les dimensions et les matériaux utilisés sont loin de faire penser à une « case », à l'exemple ce qui est en train d'être édifié au milieu de la Chefferie de Foto dans la banlieue de Dschang. Nombre d'objets vont certainement sortir ainsi des réserves, être offerts au regard du public et rejoindre ainsi le patrimoine de l'humanité.

Par ailleurs on a longtemps occulté le fait que l'Afrique aussi a ses collectionneurs. C'est tout d'abord le cas des collectionneurs-marchands, dont Hélène Joubert a fait connaître le rôle⁵. Cherchant, découvrant, collectionnant pour eux-mêmes et/ou pour approvisionner le marché, ils se passent la main de génération en génération, et cette activité se poursuit, dans des conditions certes plus difficiles, aujourd'hui.

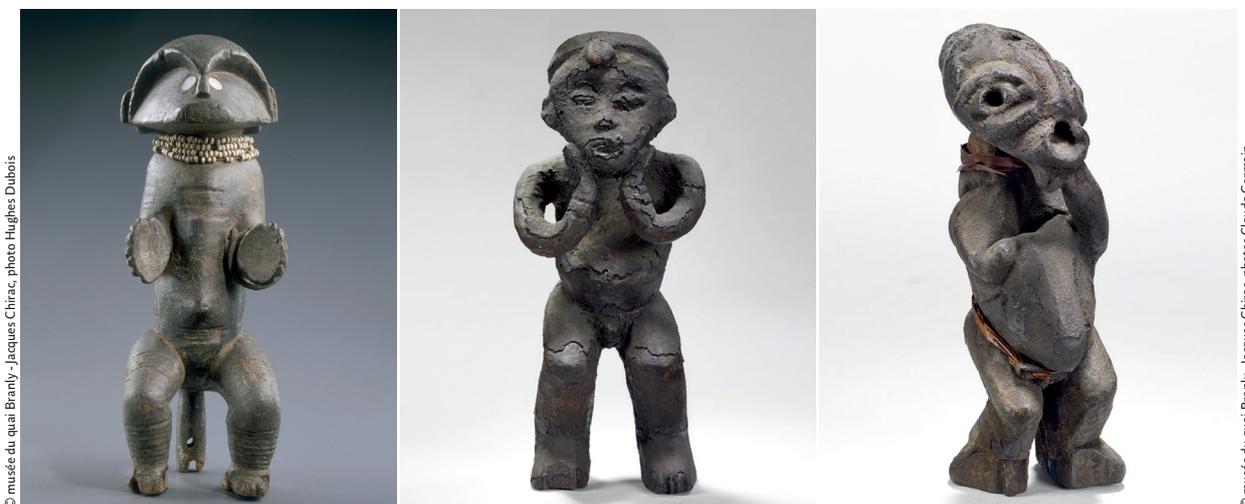
Enfin – ce qui n'est pas une exception africaine – certains cadres économiques, médecins, notables, membres de familles princières, ont des collections privées, même si cela s'affiche peu, pour différentes raisons. Le groupe des Amis a ainsi eu

la joie d'être invité, à Foumban, chez un collectionneur de haut niveau. La qualité des objets assemblés dans sa vaste demeure ne pouvaient que frapper les visiteurs : force expressive, authenticité culturelle, ancienneté souvent remarquable... L'importance d'une telle collection privée constituait donc une heureuse surprise pour des Amis du patrimoine artistique africain.

Diversité religieuse et syncretisme

Au cours des siècles et au fil des événements, invasions venues du nord, vagues de missionnaires, conversion d'un roi, diverses religions ont pris pied dans la région. Protestants de plusieurs obédiences, catholiques, musulmans, adeptes des religions ancestrales se côtoient aujourd'hui dans les mêmes villages, voire à l'intérieur d'une même famille. Tel interlocuteur local, inscrit par son prénom dans une filiation musulmane, a pu nous dire tranquillement sa décision récente de se réclamer « plutôt du catholicisme », religion par ailleurs de sa mère.

Le groupe d'Amis a eu plusieurs occasions d'entendre raconter l'histoire du grand roi bamoun Ibrahim Njoya, qui, au début du XX^e siècle, s'était intéressé au christianisme,



À gauche : statuette de gardien reliquaire (n°71.1901.4.4). Au centre : figure masculine protectrice (n°73.1992.0.59). À droite : figure divinatoire (n°73.1992.0.61.d).

puis à l'islam, avant de créer une religion à sa mesure, pour finalement choisir de s'inscrire dans la tradition musulmane et d'être désigné comme sultan. Ses descendants sont restés dans cette tradition, et c'est l'actuel roi-sultan, petit-fils du premier, qui a fait l'honneur au groupe d'une réception au Palais Royal de Fouban.

Cependant, pour celui-ci comme pour beaucoup de familles, chez les Bamoun, les Bamiléké ou les Tikar de la région, il y a lieu de parler d'un véritable syncrétisme, car les liens avec les traditions ancestrales ne sont jamais complètement rompus, même si l'on se réclame d'une religion du Livre. Seront ainsi maintenues certaines cérémonies coutumières, des fêtes rituelles, et, en général, un vécu de relations pérennes avec les ancêtres.

Au sein du groupe, l'hypothèse a pu être formulée que, tout compte fait, cette communauté de sensibilité, ce syncrétisme, cette tolérance interreligieuse jouent probablement un rôle dans la situation de paix que connaît globalement cette population, au milieu d'un continent où des conflits sanglants se poursuivent sous la bannière de telle ou telle doctrine.

*David et Michèle Wizenberg,
Amis du musée.*

1 - Une description de cet ouvrage architectural remarquable a été faite dans un précédent numéro de notre revue : cf. *Jokkoo* n°22, juin 2015.

2 - E. Bassani, *Art africain*, Skira, 2012, p. 171.

3 - B. von Lintig (*Cameroun Arts traditionnels*, Gourcuff Gradenigo, 2006, p 96) rappelle que le terme Bangwa (dits « occidentaux »), qui figure dans tous les ouvrages, est en fait une invention des puissances coloniales, ce que notaient aussi Brain et Pollock (*Bangwa Funerary Sculpture*, London, 1971, p. 5).

4 - B. von Lintig, *Tribal Art Magazine* n°76 ou dans *Éclectique, une collection du XXI^e siècle*, Musée du quai Branly – Jacques Chirac, 2016, p. 72.

5 - H. Joubert (*Central Nigeria Unmasked, Arts of the Benue River Valley*, Fowler Museum UCLA, 2011, pp. 561-567), rompant avec la tradition d'occulter le rôle des Africains dans la révélation de leur propre culture, engage ainsi une vraie avancée pour l'histoire de l'art, indispensable avant que tous les témoins importants n'aient disparu.

n.b. S'il n'a été question ici que du monde traditionnel, les Amis ont pu entrevoir aussi quelques aspects de « l'Afrique en marche ». En témoigne par exemple cette rencontre émouvante avec des jeunes en formation aux métiers modernes dans une magnifique ONG, à Bangangté.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Françoise de Panafieu

Les Amis à la chefferie de Bafut, en compagnie du roi.

★ Voyage au pays des bananes camerounaises

Par Danièle Enoch-Maillard. Au cours de leur voyage, les Amis sont allés à la découverte des plantations du Haut Penja, plantation historique et emblématique de la production de bananes au Cameroun. Danièle Enoch-Maillard nous explique les étapes de la production bananière suite à cette journée au cœur des champs de bananes et la rencontre des Amis avec Armel François, le directeur général de la plantation.

La banane, un poireau tropical

Le bananier est composé d'une racine souterraine qui s'étend en gaine foliaire, tout comme le poireau. Cette plante herbacée donne une fleur dont le pistil grossira en régime de bananes, pouvant peser jusqu'à 30 kg. Après chaque récolte, le plant meurt. Pour assurer une culture durable, le planteur choisit un rejet qui deviendra une bouture pérenne pour les trois prochaines générations.

Les bananiers nécessitent une attention constante : tout comme la vigne, ils se déplacent et il faut assurer une surveillance constante pour conserver une densité de plantation équilibrée. De plus, au Cameroun, il faut irriguer les plants en saison sèche et au contraire les drainer pendant la saison des pluies. Pour lutter contre les vents violents qui peuvent sévir, les planteurs haubantent la tige c'est-à-dire qu'ils la fixent latéralement au moyens de haubans¹.

Jusqu'à présent, pour aider à la gestion durable des plants, la plantation PHP avait mis en place un système selon lequel l'ouvrier agricole marquait à l'aide d'un ruban de couleur les fleurs du bananier. Chaque couleur

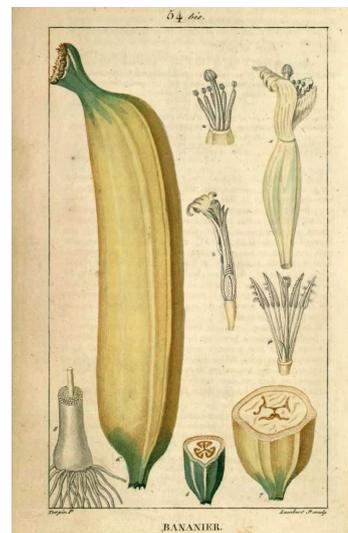
permettait de connaître l'âge du régime. Aujourd'hui, l'innovation technique est en marche car d'ici un an, ce ruban sera pourvu d'un code séquencé pour permettre une meilleure identification des fleurs (âge, nombre de fleurs, etc.). Ce système permettra une gestion plus intelligente de la plantation. Ce qui est intéressant pour une plantation de 6 800 hectares, qui contient environ 1 500 pieds par hectare.

À l'apparition du régime, il est enveloppé dans une gaine bleue. Cette procédure a pour objet de le protéger des prédateurs mais aussi d'homogénéiser sa croissance, grâce à l'effet de serre induit. La fleur s'ouvre et se relève par la suite. À ce moment-là du développement, le planteur doit enlever au bout de chaque banane en devenir le pistil puis réduire le nombre de rangées de bananes pour assurer une croissance régulière des bananes. La récolte se fait à la machette alors que les régimes sont encore verts. Puis ils sont transportés en camions jusqu'à l'atelier de traitement.

Les conditions d'hygiène sont très strictes. Les employés vêtus de bonnets et de vêtements adaptés vont alors laver et traiter les régimes. Ils seront séparés par « mains »



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Françoise de Parafieu



À gauche : régimes de bananes enveloppés. Au centre et à gauche : planches botaniques.



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Christian Maillard

Vue sur la plantation de bananiers.

d'environ 1 kg et emballés dans un sac plastique étiqueté avant d'être rassemblés dans un carton. C'est alors que commence le transport de ces fruits vers l'Europe. Les cartons sont placés à bord de bateaux de la Compagnie Fruitière qui emprunte un circuit pour arriver en Europe en moins de 3 jours, afin que les régimes parviennent verts sur les étals européens.

Banane camerounaise et mondialisation

La société PHP est le premier employeur privé du Cameroun avec 6 500 salariés. Cette société camerounaise est issue de la privatisation de l'Office Camerounais de la banane. Elle exporte chaque année 175 000 tonnes de bananes, 15 tonnes de poivre et 65 tonnes de chocolat. La banane représente plus de 99 % de la production. Cette production ne représente cependant qu'un peu plus de la moitié de la production totale du Cameroun (300 000 tonnes par an). Ce chiffre est lui aussi à relativiser par rapport à la production mondiale qui équivaut à 14 millions de tonnes.

Concernant le prix de la banane, celui-ci est soit négocié

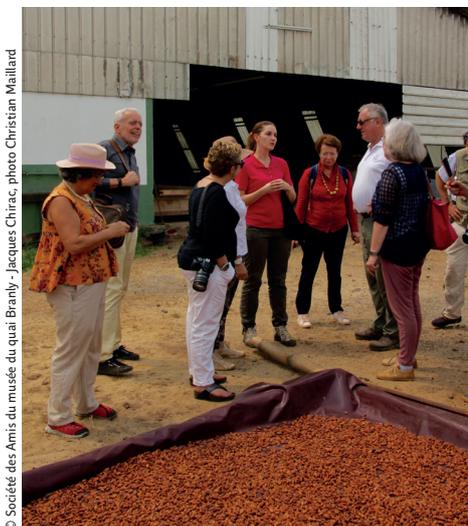
chaque semaine soit fixé par le biais de contrats de distribution. À l'instar de la banane produite par l'Union européenne, les productions camerounaises ne bénéficient pas de subventions mais grâce à des accords peuvent entrer sans frais de douanes dans l'espace européen.

Leur plus grande concurrente à l'heure actuelle est la banane produite en Amérique centrale qui profite de nombreux avantages logistiques pour la vente à l'internationale, en plus de tirer parti d'un dollar sous-évalué par rapport à l'euro.

Danièle Enoch-Maillard,
Amie du musée.

En souvenir de ma grand-mère Germaine Astruc qui mangea sa première banane à l'âge de 4 ans, en 1889, à l'exposition universelle de Paris et pratiquement chaque jour de sa vie à tous les repas, jusqu'à sa mort en 1986 à 97 ans.

1 - Le bananier pousse en « touffes », qui sont séparées en « mains ». Chaque touffe peut contenir 10 à 12 mains. Lors de l'emballage ou de l'étalage pour la vente, ces mains sont séparées en unité de 4 à 8 bananes. Cette unité est appelée « régime » et chaque banane qui le compose est appelé « doigt ».



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Christian Maillard

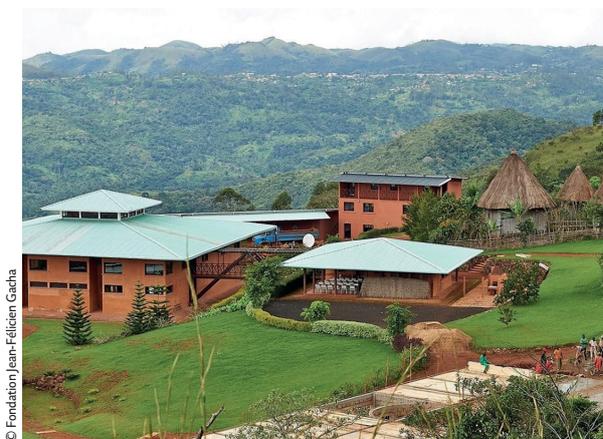


© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Christian Maillard

À gauche : le groupe des Amis durant la visite de la plantation. À droite : nettoyage des « touffes ».

★ Nos Amis s'engagent en Afrique

Le voyage des Amis a été l'occasion de découvrir les actions que mènent au Cameroun Frédéric et Ly Dumas ainsi que David et Michèle Wizenberg. Présentation de leur engagement.



© Fondation Jean-Félicien Gacha

Fondation Jean-Félicien Gacha

La Fondation Jean-Félicien Gacha a été créée en 2002 en s'appuyant sur l'esprit généreux de Jean-Félicien Gacha : « Il faut aider les autres, écouter les autres, respecter les autres, guérir les autres... et surtout aimer les autres. »

Sous la présidence de Ly Dumas, la fondation (au statut d'ONG depuis 2014) œuvre dans les domaines suivants : l'instruction et la formation ; la culture et les arts ; le développement durable et l'environnement ; le sanitaire et le social ; le tourisme.

L'antenne française de la Fondation, l'Espace culturel Gacha, promeut les diverses actions de la Fondation à travers une programmation culturelle riche, dont les bénéficiaires contribuent à soutenir les actions entreprises au Cameroun.

Contact

Fondation Jean-Félicien Gacha

BP 9943, Bangangté
contact@fondationgacha.org / www.fondationgacha.org

Espace culturel Gacha

4 rue Montcalm, 75018 Paris
association@fondationgacha.org

Pour soutenir la Fondation Jean-Félicien Gacha

IBAN : FR76 3000 4025 4900 0102 4828 802

BIC : BNPAFRPPXX

BNPPARB PARIS AV-OPERA (02549)



© David Wizenberg

Centre de Santé pour Tous Europa-Kilombo

Le Centre de Santé pour Tous Europa-Kilombo, situé à Fouban (Ouest-Cameroun), a été construit et équipé en coopération avec des ressources camerounaises locales et des contributions françaises, mécénat d'entreprise (Diagnostic Stago) et particuliers. Ainsi, nos amis David et Michèle Wizenberg – grâce à leurs compétences de médecin et d'avocate et à leur aide financière à toutes les étapes – ont été des soutiens fidèles de cette réalisation. Lors du voyage des Amis du musée au Cameroun, plusieurs Amis ont tenu à faire un geste de solidarité bienvenu.

Equipé d'un matériel de laboratoire moderne – parfois sans équivalent régional – d'une salle d'accouchements, d'une petite unité de chirurgie et d'une dizaine de lits de séjour, ce Centre constitue une structure clinique précieuse pour la population, compte-tenu de l'importance des problèmes de santé qui demeurent en Afrique.

Equipé d'un matériel de laboratoire moderne – parfois sans

Contact

Michèle Wizenberg
mwizenberg@gmail.com

Pour soutenir le Centre de santé

IBAN : FR 76 3000 4025 3200 0008 2727 906

BIC : BNPAFRPPGNV

M. KOUYA IVES

jokkoo ★ hors-série n°3 spécial Cameroun ★ automne 2017

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Tiphaine Gourdel et Anne Orioux

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Tiphaine Gourdel et Anne Orioux

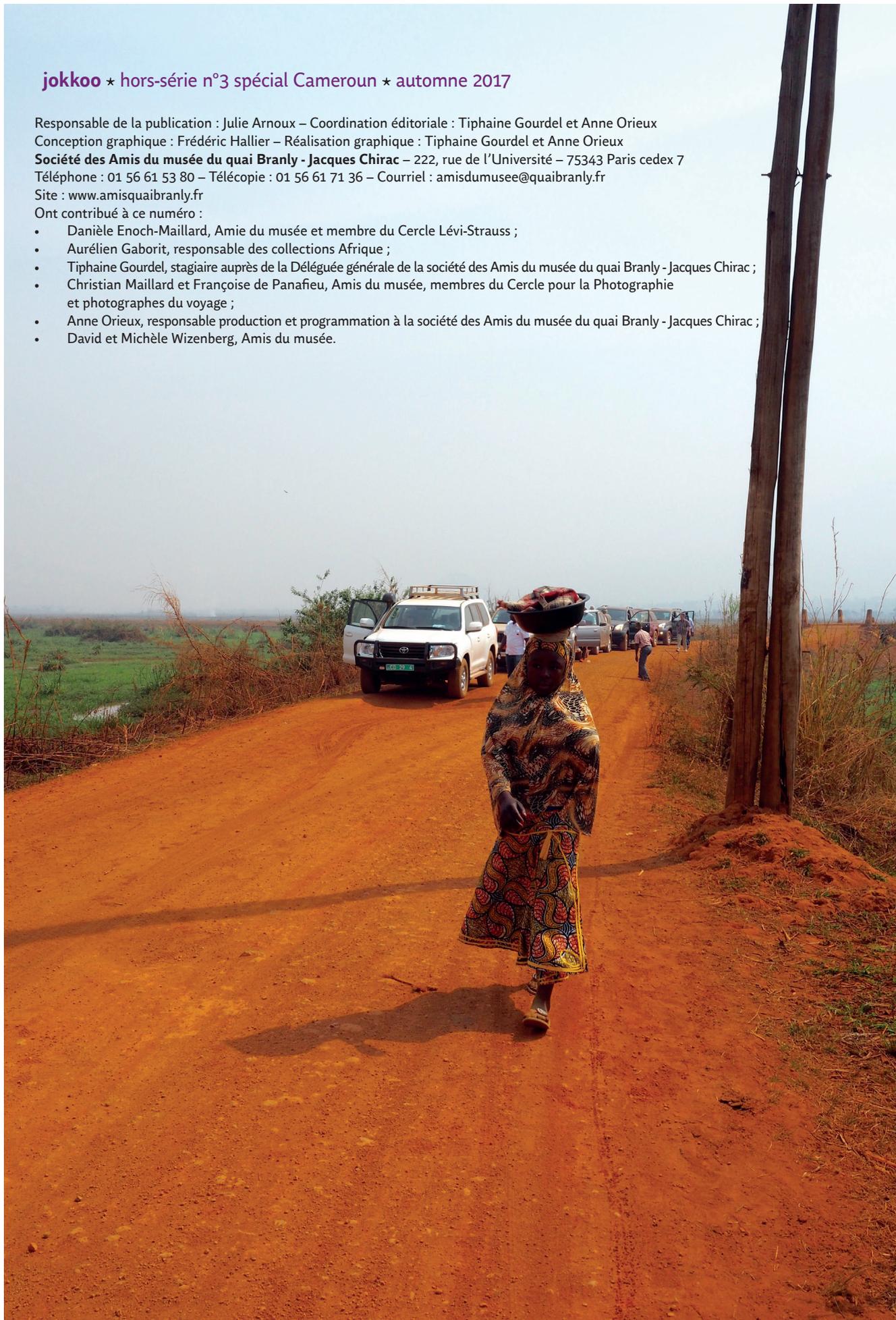
Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quaibrantly.fr

Site : www.amisquaibrantly.fr

Ont contribué à ce numéro :

- Danièle Enoch-Maillard, Amie du musée et membre du Cercle Lévi-Strauss ;
- Aurélien Gaborit, responsable des collections Afrique ;
- Tiphaine Gourdel, stagiaire auprès de la Déléguée générale de la société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac ;
- Christian Maillard et Françoise de Panafieu, Amis du musée, membres du Cercle pour la Photographie et photographes du voyage ;
- Anne Orioux, responsable production et programmation à la société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac ;
- David et Michèle Wizenberg, Amis du musée.



VOYAGE AU LOUVRE-LENS – JUIN 2018



L'empire des roses
Chefs d'œuvre de l'art persan du 19^e siècle